

PATRICK AUTRÉAUX

**LE DEDANS
DES CHOSES**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

DANS LA VALLÉE DES LARMES, *Blanche*, 2009

SOIGNER, *L'un et l'autre*, 2010

LE DEDANS DES CHOSES

PATRICK AUTRÉAUX

LE DEDANS
DES CHOSES

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

*Piper, sit thee down and write
In a book that all may read.*

WILLIAM BLAKE,
Songs of Innocence

Il arrivait que j'accompagne Théo dans ses expéditions sur les talus de la Berle. C'était une petite rivière, rarement à sec l'été et sujette à de subites crues : une mine pour nos boîtes à trésors. Nous nous postions à l'embouchure d'une rigole qui descendait de la colline et s'ouvrait sur un promontoire, d'où on surplombait un terrier de rats musqués. Théo lorgnait chaque fois pour attraper un petit, qu'il aurait apprivoisé. Il avait peur de se faire mordre.

Fouineurs et creuseurs, ces animaux déchaussent les arbres, ruinent les berges, chavirent les sentiers, trouent les champs, font s'effondrer des royaumes. Ils se faufilent dans des galeries qui nous sont inaccessibles, arpentent aux racines de ce qui les entoure. À force de voir l'envers du monde, ils ont autant de pouvoirs que de discrétion.

La rivière s'élargit là en une grande palme et perd son delta dans la roselière. Comme eux, qui nous observaient de loin, nous farfouillions dans la vase et les branchages, défaisant avec un bâton l'intrication des tiges immergées à la recherche d'escargots d'eau et de vers pour la pêche. Tournicotaient des têtards, des dytiques, des larves bleues, des cocons dépouillés et des libellules qu'on avait dérangées sur leur perchoir. Nous repérons les pattes d'oiseaux et d'autres bestioles, des taupinées minuscules et l'abouchement d'intestins boueux. Il y avait des couleuvres et des guetteurs huppés. Parfois nous trouvions des paillettes d'or et des diamants roses.

Mes parents louaient un mas voisin de celui des grands-parents de Théo. Je n'étais pas vraiment ami avec lui, il préférait aux enfants la compagnie des grands : on le voyait avec les journaliers dans les vignes, casquette au soleil sur les tracteurs, et souvent mon père l'emmenait faire du ski nautique. Mais il m'aimait bien, je crois.

Parler de lui faisait s'assombrir les grands. Pauvre gamin, ne pouvaient-ils s'empêcher de dire. Ses parents avaient divorcé, son père américain était retourné dans son pays, et sa mère, pestait sa grand-mère, se débarrassait de lui dès qu'elle pouvait, pour s'occuper d'un énième concubin.

Deux ans de plus que moi et un an d'avance à l'école. Ça nous donnait une grande différence scolaire.

Le dernier été que je l'ai vu, il venait de passer à quinze ans tout juste le bac de français. Avec une excellente note à l'oral, ce dont il ne se vantait pas. Un coup de chance. L'examinateur l'avait laissé choisir. Il avait pioché le prologue d'*Atala*, la description des rives du Meschacebé. Ce qu'il avait tricoté avec ce texte, il ne se le rappelait plus vraiment, mais il avait fait son commentaire en pensant à la campagne provençale, pourtant si différente de celle des bayous, et avec d'autant plus de liberté que l'auteur, et cela il l'avait bien précisé, n'avait jamais vu la Louisiane.

Sans lui en parler, j'ai lu *Atala*.

La Berle n'était plus tout à fait la Berle; son vallon s'était stratifié vers des pays nouveaux. On pouvait par un mensonge rendre le monde plus vaste et en même temps le mettre à portée de main : le nom de Mississippi embrassait les étendues de savanes, les forêts dévastées par les tempêtes et les déluges d'hiver; il charriait des radeaux de troncs et de racines enchevêtrés, embarcations faites d'aucune main d'homme, qui allaient s'échouer dans les vases et les sables, formaient des méandres grouillants, qui se déversaient dans le

golfe du Mexique ou retenaient des îlots de fleurs et de débris, attachés aux berges par des ponts de limon et habités par des animaux roses jaunes bleus, des buffles sacrés, des dieux sauvages et des amours interdites. Pays d'avant notre monde, n'ayant de nom qu'ancien et de frontières que celles des découvreurs, avec derrière elles des mers et des pays inconnus. Nouvel Éden, écrivait Chateaubriand, où Atala, jeune Indienne consacrée à Dieu, s'éprenait du beau Chactas, prince ennemi et récitant, le sauvait et s'empoisonnait pour ne pas succomber.

Moi aussi, je me pensais consacré à cette époque.

Théo claironnait déjà qu'il ferait sa vie en Louisiane. Son père y travaillait pour une compagnie pétrolière. Un poulpe titanesque habitait la terre, qui donnait son encre aux hommes pour qu'ils en fassent de la lumière. Il fallait seulement la lui faire cracher. Il irait étudier à Baton Rouge ou à La Nouvelle-Orléans et serait lui aussi prospecteur.

Des élans religieux me soulevaient souvent. Je les taisais. Atala m'avait mis en confiance.

— Je prierai pour toi, ai-je dit un jour.

Sans hargne et avec une autorité triste, qui m'a donné le vertige, il a rétorqué :

— Garde ta salive, Dieu n'existe pas.

Supposons que vous soyez enfermé une nuit dans une grotte, la crypte d'une église, les réserves d'un musée ou que vous soyez acculé à une de ces impasses existentielles quand on ne contrôle rien ; supposons que ce soit un jeu de dupes et que ce qui était jeu devienne souricière : débiller sa boîte à trésors est alors bien utile. Non pour en faire l'inventaire comme autrefois, quand on vérifiait que tout était là ou qu'on cherchait une place pour le nouveau venu, caillou graine insecte mousse ou lichen, mais pour se tenir à ce qu'on croit posséder, et de très près, afin que tout ne se mette pas à se disloquer en même temps, que la vague qui monte en soi et autour de soi ne détruise pas ça aussi.

Un inventaire qui ne ferait aucun compte : seulement pour garder la foi.

Y aurait-il des nuits qui nous fondent et forcent à devenir des êtres humains ? Des nuits qui font

comprendre qu'on est en train de se compléter? Je n'en suis pas sûr. Même si, peut-être, à y repenser, on pourrait croire qu'il y a eu des heures où tout aura été donné et impénétrable, où on aura vu passer, comme le chevalier, la lance qui saigne et la coupe, et où, se voyant offrir sans s'en douter un bijou redoutable, qui nous marquera de son sceau, on n'aura osé rien dire, rien voir, rien savoir. Des nuits qu'on cherchera longtemps à éclairer, en vain — jusqu'à ce qu'intervienne le hasard.

Ma boîte à trésors, je l'avais beaucoup enrichie grâce à Théo, puis délaissée. Quelques années avaient passé.

C'est pourtant son inventaire que je faisais machinalement cette nuit-là — déballant, pour ne plus entendre, mon copris espagnol, joli char cornu, trouvé mort sur le sentier de la Berle, un morceau d'orpiment, des élytres tachetés et exuvies d'arthropodes, un fragment de mue de couleuvre, un frelon épinglé sur un bouchon, des cétoines vert doré dans un pilulier, un gecko tout sec, un petit nid d'ichneumon, un flacon de mercure, un caillou de cornaline, un écu à l'effigie de Louis XVI, des graines de roses trémières et d'autres à parachutes, un œuf de pinson, un œuf

de tortue, une boîte de soufre, un sceau de pierre « sang de poulet » venu de Chine, une plume de geai, du duvet d'émeu, des boutons de fleurs séchés, des immortelles de Saint-Jean, une cigale, mon amulette —, lorsque la voix de ma mère est devenue très distincte :

— Donne-moi les clés de la voiture.

Depuis des heures, mes parents se querellaient. Ma mère venait de dévoiler la double vie de mon père. Elle n'avait plus le même visage. C'était sans commune mesure avec rien de ce que j'avais vu, même à la télé. J'ignorais ce que pouvait être la douleur de quelqu'un qui se découvre trahi — et de longtemps. C'est physiquement que les questions tombaient, obscènes, auxquelles mon père était sommé de répondre.

— Moins fort, on t'entend, murmure-t-il.

— Les voisins, je m'en fous.

— Je te parle pas des voisins.

Il dit mon prénom.

— Il est temps d'y penser à ton fils.

Il essayait de la calmer. Chacune des paroles de mon père était un bâillon pour la faire taire. Il ne savait comment contenir l'explosion. Il ne devrait pas dire ça, pensais-je, ni ça. La catastrophe allait son train. Les paroles enveniment, on le sait, moins par ce qu'elles disent que par l'intention qu'elles

dissimulent souvent mal, quand elles veulent esquiver ou étouffer l'évidence. Je me rendais compte à quel point mon père connaissait mal ma mère, à quel point il était maladroit à manœuvrer. Elle lui paraissait étrangère, s'effarait-il, une inconnue ce soir-là. Mais qui es-tu, toi qui cries? J'aurais pu l'aider, j'avais moins peur que lui.

Toute la soirée, j'avais longé les murs, plaqué contre eux par un grand vent. Je savais depuis quelque temps déjà que mon père trompait ma mère. Il savait que je savais. Et quand ma mère, qui soupçonnait quelque chose depuis des mois, s'emballait si nous parlions, elle et moi, quand je sentais monter en elle le soupçon, je la raisonnais : elle n'avait pas de preuve, elle interprétait, c'est tout. Je m'efforçais de neutraliser ses intuitions. Elle voyait juste. J'avais peur. Je mentais en argumentant comme si je ne savais pas. Je déployais un talent d'orateur qui me surprenait moi-même quand elle se calmait, mais tout ce que je disais était une tromperie.

Je voulais moi aussi bâillonner la vérité. Moi aussi, je trompais ma mère.

Cette fois, c'était fini. Il avait avoué.

— Donne-moi les clés de la voiture.

Je l'entends de ma chambre. Sa voix vient d'une caverne. Elle répète en mordant chaque mot :

— Donne-moi les clés de la voiture.

Je n'arrive plus à comprendre ce qui se dit. Mon père essaie de la retenir. Soudain elle hurle de cette manière froide, plus terrifiante que des cris. Le portail de la clôture claque. Je laisse ma boîte et cours. J'ouvre la portière.

— Je viens avec toi, maman.

Elle dit :

— Reste avec ton père.

— Non, je viens avec toi.

Elle démarre.

Nous roulons longtemps. Devant chez mon grand-père, elle ne s'arrête pas. Nous prenons la route du cimetière. C'est la nuit, les grilles sont fermées. Nous restons sans rien dire. Elle remet le contact, nous repartons. Je ne demande pas pour où.

C'est sur la route qui longe le fleuve. Le chemin par où elle me conduit à l'école le matin et par où nous rentrons le soir après son travail. Nous parlons beaucoup avec ma mère, elle me rassure quand j'ai des papillons dans le ventre et écoute quand je lui récite mes leçons.

Elle regarde droit devant. Les mains serrées sur le volant. Des rues, des champs, une gare. Tout va trop vite. Nous nous rapprochons de la maison.

Elle dit :

— Et si on se tuait ?

— Si tu veux, maman.

Au bout de cette route, il y a un virage et un grand mur, un beau mur, le long duquel je vais souvent ramasser des fougères.

Elle a toujours dit que, si un jour elle se suicidait, ce serait en s'écrasant contre ce mur.

Elle accélère. Des phares en face. Je me prépare à serrer le frein à main. Dans le virage, elle tourne au dernier moment, la voiture dérape vers un sentier, le moteur cale. Devant nous, les phares éclairent le chemin vide au bord des champs.

Elle ne pleure pas. Même au cimetière, elle n'a pas pleuré.

Je retire ma main du frein.

La nuit descend vers le fleuve. Des insectes dans la lumière muette.

Elle dit :

— On va rentrer.

Des souvenirs tissés aux images d'un court-métrage surréaliste.

Recomposition qui ne raconte pas vraiment d'histoire, ou plusieurs. Un kaléidoscope où on se prend à guetter quelque chose de moins manifeste que le fil des images.

Quelque chose qui rendait joyeux de bouger soudain comme la berge — ça bouge, ça bouge, criait-on; ou en entendant du bruit dans un fourré, dans un buisson de genêts, face à une ombre furtive, dont on ignorait si c'était un petit animal, un oiseau, un serpent; ou en pleine nuit, comme un cri d'épouvante, quand l'inerte prenait vie.

Morceaux d'enfance.

Pas un résumé mais ce qu'on a déchiré; non de rage, juste comme ça, parce qu'on aimait ce bruit du papier remué dans la corbeille, qui devenait

fosse béante, et celui du poêle à charbon quand tirait le vent. Des bouts de journaux où des phrases s'interrompent ; où, entre les découpes de photos imprimées — un portrait de collectionneur d'œufs, un visage amoché, une tresse de cheveux d'acier, une taie sur l'œil d'un chat, un bras de polichinelle, un mouton à cinq pattes —, des lettres capitales et des italiques forment des mots qui ne veulent rien dire et rappellent pourtant quelque chose, moins un souvenir que l'odeur sépia des armoires.

Il y a des objets régurgités de ces années où on regardait souvent par terre. La pensée s'attachait à des couverts en argent, à une pince à spatule, une autre à griffes. Le papier jauni et craquant, qu'on retrouvait dans les buffets, promettait quelque chose venu du jamais mort.

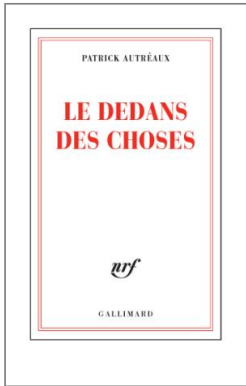
Des chiures de rossignols du Japon flottent dans un bol d'eau, des serins cisailent le silence, des pointes et taches de moisissure ont ocellé les ailes de journal qui tapissent la volière.

Il y a des jouets cassés, un sifflet à eau couleur rubis, des cartes de loto à moitié brûlées, un papillon bleu métallique qui vient d'Amazonie, la voile d'une maquette de bateau en peau de requin, où la poussière a formé une croûte jaunâtre. Dans le grenier gesticulent des baigneurs immobiles,

*Achévé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 16 janvier 2012.
Dépôt légal : janvier 2012.
Numéro d'imprimeur : 80832.*

ISBN 978-2-07-013610-0/Imprimé en France.

237412



Le dedans des choses Patrick Autréaux

Cette édition électronique du livre
Le dedans des choses de Patrick Autréaux
a été réalisée le 09 février 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136100 - Numéro d'édition : 237412).

Code Sodis : N51322 - ISBN : 9782072461538
Numéro d'édition : 237889.